Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an . . . . 5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 16. — 9 Septembre 1849.

De l'issue des tentatives de médiation des Polonais entre les Maghyars et les Slaves de Hongrie.

L'antique solidarité de destinées entre la Pologne et la Hongrie avait, dès le commencement de la guerre, décidé les Polonais à prendre avec ardeur le parti des Hongrois contre l'Autriche. Ils réussirent si bien à s'identifier avec leurs alliés d'autrefois, que l'Europe entière finit par croire à la fusion complète des deux causes. On ne doutait plus qu'un seul et même esprit animât les chefs divers de cette insurrection héroïque qu'on aimait à appeler *hongro-polonaise*. Ce qui confirmait surtout les esprits dans cette croyance, c'est qu'impuissante et obscure, tant que lui avaient manqué les bras polonais, la guerre de Hongrie avait commencé à briller de tout son éclat après l'arrivée de Bem et de Dembinski.

Ces deux génies militaires établirent dans leurs troupes une discipline admirable; ils firent cesser toutes les cruautés, toutes les représailles sauvages que les Maghyars et les impériaux exerçaient les uns contre les autres. Là où ils se trouvaient, un ordre parfait s'établissait bientôt. Là où leur action ne pouvait atteindre, l'ancienne anarchie se perpétuait. Les généraux, jaloux entre eux et se nuisant mutuellement, agissaient dans des vues toutes personnelles. Kossuth lui-même ne pouvait les tenir en bride qu'en les excitant astucieusement les uns contre les autres.

Le peuple seul et les simples soldats étaient admirables de dévouement et d'énergie : c'étaient de ces natures vraiment primitives, qui méprisent la vie, quand elle n'est pas telle qu'elles la veulent. Mais dans les hautes classes de la société l'enthousiasme était factice. On n'entendait que de honteuses fanfaronnades. Kossuth lui-même, plein de vanité et d'entêtement, sourd aux conseils, incapable de reconnaître une erreur, faisait trop souvent le prophète inspiré aux yeux du peuple, qu'il fanatisait par là, mais en excitant le sourire et une fatale défiance dans les classes supérieures. Les officiers polonais cherchaient à l'éclairer sur les défectuosités de son système. Ils représentaient près de lui et dans les conseils de guerre le sens pratique, comme sur les champs de bataille la discipline inflexible.

L'esprit polonais, qu'on croit en général si anarchiste et si indiscipliné, a été en Hongrie l'antagoniste constant du désordre. Il a représenté l'organisation et l'unité d'efforts; de lui sont partis tous les plans stratégiques que le succès a couronnés. Tous les triomphes qui précédèrent l'arrivée des Russes ont été dus à Bem et à Dembinski.

Ces vieux généraux avaient pour principe que la Hongrie avec ses marécages, ses forêts, ses puszty et ses montagnes, réclame la petite guerre, la guerre d'embûches, où un petit nombre de braves bien abrités peut avec le temps écraser une force quadruple. Mais pour que ce mode de guerre eût chance de se maintenir, il fallait la sympathie secrète des populations les plus diverses; il fallait que toutes les races de la Hongrie fussent d'accord, et vissent leur intérêt à repousser l'ennemi commun : et c'est ici surtout qu'apparaît dans toute sa grandeur la mission conciliatrice des chefs polonais en Hongrie. Bem, vis-à-vis des Valaques, et Dembinski, vis-à-vis des Slaves, avaient pris l'engagement solennel

de faire cesser dans ce pays l'inégalité politique des races ; ils étaient contre tout empiétement du maghyarisme dans les provinces de langue non maghyare : aussi se trouvaient-ils sur ce point en lutte continuelle avec Georgey, et souvent même avec Kossuth. A toutes les demandes des représentants diplomatiques de la Pologne en faveur des Slaves, Kossuth répondait par de brusques incartades contre les sympathies croates de ses amis polonais ; et il se déclarait ennemi mortel de tout ce qui pourrait amener, disait-il, le démembrement politique de sa patrie. Le Slovaque Perczel, contrarié par Kossuth dans son désir de proclamer l'indépendance intérieure des Serbes, en était venu jusqu'à appeler en duel le président de la Hongrie, et à le menacer assez indécemment de son sabre. Le général serbe Damianitj avait fini également par voir son influence annulée. Dembinski lui-même était tombé dans une complète disgrâce ; il désirait quitter la Hongrie, et il l'aurait quittée, sans la malheureuse tournure des événements, qui lui firent un devoir de rester jusqu'à la fin, pour ne pas être soupçonné de trahir.

Enfin, après une longue série d'échecs, on reconnut trop tard la justesse des conseils des agents polonais. La diète maghyare, qui s'était si obstinément refusée à accorder aux provinces slaves l'autonomie, croyant par là se suicider elle-même ; cette diète, au moment de quitter Szegedin, lança son décret, qui assurait à chaque nationalité de la Hongrie l'usage administratif, législatif et judiciaire de sa langue, le maghyar ne devant plus être employé que dans les rapports purement diplomatiques. La diète, près de se dissoudre, reconnaissait du moins par ce noble décret sa faute vis-à-vis des Slaves ; et se montrait prête à la réparer. Le statut réparateur fut expédié par milliers d'exemplaires dans tous les comitats slaves de la Hongrie. Mais on ne pouvait plus croire à la sincérité d'un acte si tardif : on l'attribua au désespoir et à la contrainte, et il resta sans effet.

Se voyant ainsi abandonnés non seulement des Slaves, mais de l'Europe entière, les chefs hongrois ont désespéré les premiers de leur cause, et se sont tournés vers la Russie. Seuls, les Polonais ont persisté dans leur ligne de conduite; seuls, jusqu'au dernier moment, ils ont porté haut l'étendard de la Hongrie, qui n'était pas pour eux le drapeau d'une race à part, mais celui de la liberté pour tous : c'est pourquoi ils n'ont pu comprendre qu'il y eût des cœurs assez lâches pour aller le mettre sous les pieds du tzar. Partout les premiers à l'attaque et les derniers à la retraite, les Polonais ont eu constamment le rôle le plus difficile, et ils se sont montrés jusqu'au bout incapables de faiblir.

A l'instant même, nous recevons d'un des compagnons d'héroïsme et de souffrance de Dembinski, une lettre qui caractérise avec une désolante vérité l'issue de la guerre hongroise. En voici quelques lignes : « Depuis notre sortie de Szegedin, poursuivis sans relâche, nous nous sommes battus pendant neuf jours de suite. Le dixième jour, Bem est arrivé à l'improviste en qualité de généralissime. Profitant de l'enthousiasme qu'il excitait dans l'armée, il nous a menés droit à l'ennemi. Deux fois il l'a fait plier, mais deux fois les Austro-Russes sont revenus à la charge, et la lutte s'est terminée par une déroute complète des nôtres. Pendant ce temps, Georgey, que nous attendions toujours, négociait pour se soumettre à la Russie... La Providence a veillé sur mes jours, quoique les occasions de péril ne m'aient pas manqué. J'ai eu un cheval tué sous moi en passant une rivière fangeuse sous le feu de la mitraille, à trente pas de l'ennemi... Grâce à Dieu, la légion polonaise est enfin arrivée sur le territoire serbe, où elle a déposé ses armes, et où elle a reçu l'accueil le plus fraternel, en dépit des protestations du consul russe à Belgrade, M. Lovchin. Quant à Georgey, il a obtenu pour les siens une pleine amnistie, et il est allé jusqu'à demander, pour lui et pour tous ceux des Maghyars qui le désireront, des grades dans l'armée russe. Le seul témoignage de reconnaissance que les Maghyars donneront à la Pologne sera-t-il de se mettre au service de ses oppresseurs ? »

Nous nous abstiendrons de tout commentaire sur ces désolants aveux. Il nous suffit, en finissant, de constater que par la persistance généreuse et l'ubiquité de leur lutte contre le tsarisme, les Polonais ont du moins, plus qu'aucun autre peuple, mérité la confiance des patriotes de l'Europe entière. Les Slaves surtout doivent enfin comprendre de quel poids est l'épée polonaise dans les destins des peuples. Ils doivent sentir qu'il n'y aura plus bientôt pour eux à choisir qu'entre deux extrémités : se faire Russes, ou défendre leurs droits à main armée avec l'appui toujours assuré des proscrits de la Vistule. Tel est du moins l'enseignement décisif qui ressort avec évidence de la guerre de Hongrie.

Que deviendra l'Autriche ?

L'Autriche a été momentanément sauvée par la Russie : elle recommence à vivre. L'Autriche n'a donc pas fini son rôle en Europe comme nous l'avions espéré. Lorsque nous parlions de sa ruine, c'était seulement de sa décadence qu'il pouvait être question. Mais les progrès effrayants de cette décadence n'en sont pas moins visibles ; et nous pouvons continuer d'affirmer que l'Autriche impériale et centralisante est une impossibilité. La Russie, la Prusse, l'Angleterre sont nées viables : fondées, chacune sur une nationalité compacte, elles offrent des gages de durée; l'Autriche n'en offre pas. Et ce qui nous le fait dire, ce n'est point notre amour du maghyarisme (nous ne fûmes jamais maghyaromanes); c'est au contraire notre foi dans le slavisme : car nous fûmes et nous resterons avant tout amis des Slaves. Comme champions de la cause slave, nous dûmes nous déclarer contre l'Autriche, dès que celle-ci eût publié sa fatale charte octroyée. Une telle charte, si elle poussait racine, serait la mort du slavisme. Nous avions à choisir entre l'avenir

des Slaves et l'avenir de l'Autriche : le choix nous fut facile.

Aujourd'hui on nous dit que le mur de séparation entre l'Autriche et les Slaves va s'abaisser. Pour le faire disparaître il n'y aurait qu'un moyen, ce serait que l'Autriche retirât sa charte odieuse à tous, qu'elle se fît franchement Slave et fédéraliste, au lieu de s'obstiner dans ses vues de centralisation allemande. Mais loin de là, ce qui reliera désormais les Slaves et l'Autriche, ce sera l'acceptation d'un même joug étranger; ce sera l'autorité du commun protecteur moscovite, aux pieds duquel la cour d'Autriche, comme ses peuples, se prosterneront à l'envi pour s'en disputer les faveurs. Nous n'avons donc rien à espérer pour notre cause de la restauration des Habsbourgs. Car entre eux et leurs sujets, il y a maintenant un médiateur suprême, reconnu par l'Europe, et auquel il appartient de décider. Ce médiateur prend déjà d'une manière assez éclatante la défense de la nationalité maghyare contre les vengeances autrichiennes. A plus forte raison en sera-t-il de même pour les Slaves, ces frères aimés des Russes. Or, quels sont les griefs des Slaves contre l'Autriche? C'est à la Russie et à l'Europe de les entendre et de juger. Laissons parler le *Slavenski iug*, organe des patriotes croates. « La Hongrie est enfin tombée au pouvoir des Austro-Russes. L'Italie et le Piémont ont fait la paix. Maintenant va commencer contre les Italiens et les Hongrois la campagne politique. C'est cette campagne qui, plus que des batailles sanglantes, doit décider de tout... Un triomphe qui se remporte à coups de baïonnette n'est jamais définitif. La plume est plus forte que les canons; et la voix de l'homme libre éclairant ses frères retentit plus loin que les fusillades.... L'Autriche, en ce moment même, voudrait nous imposer à nous aussi, Croates et Slaves, sa charte octroyée. Cette prétention prouve qu'elle n'a pas encore appris sur quelle base exclusivement son avenir repose. L'Autriche se trompe beaucoup si elle croit pouvoir nous contraindre à accepter sa centralisation. Elle apprendra à ses dépens que si nous avons voulu la maintenir, nous voulons aussi et nous saurons nous maintenir nous-mêmes, en gardant notre nationalité.

» Étrange gouvernement que le nôtre, continue le même journal, il va châtier les Maghyars, ses ennemis acharnés, en leur accordant toutes les franchises dont il veut nous dépouiller, nous qui lui avons été fidèles jusqu'au martyre... La presse perfide de Vienne prétend qu'en combattant Kossuth nous avons renoncé à tous les priviléges de l'ancienne constitution hongroise : fausseté! Le ban Ielatchitj lui-même a toujours reconnu, proclamé et glorifié dans ses manifestes les droits de la couronne de saint Étienne. Si la révolte des Hongrois pouvait faire perdre aux Iugo-Slaves leur constitution nationale, il s'ensuivrait qu'ils seraient punis par l'Autriche pour l'avoir trop fidèlement servie. »

A cette plainte amère des journaux croates nous répondrons qu'en effet les Slaves sont coupables pour avoir servi avec trop d'abnégation la machiavélique Autriche. Les Croates surtout auraient dû combattre pour étendre à tous les peuples de l'empire les franchises nationales dont ils jouissaient eux-mêmes. Lorsque leurs guerriers allèrent aveuglément remettre l'Italie sous le joug autrichien, puis fraterniser aux bords de la Theiss avec les Austro-Russes, c'était de leur part une cruelle infraction aux principes d'indépendance fédérative proclamés il y a un an par la diète même des trois royaumes. Les organes indépendants parmi les Slaves avaient prévu depuis longtemps la récompense qui leur est décernée aujourd'hui. Le journal de Belgrade (*Serbske novine*) du 5 août 1848, annonçant la reprise de Milan sur Charles-Albert par les régiments slaves de Radetski, ajoutait : « Maintenant on élève aux nues l'héroïsme de nos granitchars; mais quelle récompense obtiendront-ils? Nous le verrons bientôt. » En effet, pour le premier oubli de leurs principes, les Croates ont été déjà rudement punis; mais un sort encore pire les attend, s'ils ne savent pas y échapper, en séparant définitivement leur cause de celle d'un cabinet cent fois parjure.

Ce cabinet est maintenant tombé honteusement sous le protectorat russe. C'est aux Slaves à prendre acte de la défection si peu chevaleresque des Maghyars, en sachant, eux aussi, sans se livrer de cœur ni à l'une ni à l'autre, ménager leur avenir entre les deux cours jalouses du suzerain et du protecteur. L'Autriche peut maintenant se donner le plaisir d'exécutions militaires et de confiscations en masse dans la Hongrie, tout comme en Lombardie. Qu'elle se satisfasse! Plus elle sévira, plus son règne sera court. Entre le Slave et le Maghyar, tous deux également, quoique diversement vaincus, il n'y a plus de motifs de guerre; et il y a, s'ils le veulent, de nombreux motifs pour fraterniser. Qu'ils se reconnaissent réciproquement leurs droits foulés aux pieds par les Austro-Russes, et leur cause commune peut devenir encore formidable. Le malheur des Slaves est d'avoir, à l'issue de leur fameux congrès de Prague, accepté tout d'abord l'idée d'un parlement unitaire pour toute l'Autriche. Maintenant c'est le *rappel de l'union* qui doit devenir le mot d'ordre de tous les patriotes vis-à-vis de l'Autriche. A l'exemple des Croates, chaque nationalité, tout en travaillant à se liguer avec ses voisines, doit concentrer ses forces de résistance, organiser dans son sein une opposition puissante, et agir pour se créer à elle-même un parlement spécial, siégeant chez elle, investi des plus larges droits possibles, possédant sa charte distincte, et n'ayant avec le gouvernement central de l'empire d'autre lien que celui d'une seule armée et d'une même politique extérieure. Mais pour qu'un tel système forme réellement la base de l'Autriche ressuscitée, il faut qu'elle retire sa charte, qu'elle constitue des diètes vraiment législatives pour chacune des grandes nationalités de l'empire. Outre la diète proprement autrichienne, il faut une diète iugo-

slave, une diète hongroise, une diète polonaise! — Ce serait folie d'y compter : c'est donc folie aussi de croire à l'existence de l'Autriche en dehors de la Russie. Il ne reste plus aux peuples et aux races qu'un double joug opprime qu'à pourvoir eux-mêmes à leur avenir, en fraternisant et se liguant ensemble mieux que par le passé.

Le journal l'Univers et la Pologne.

Nous avons adressé récemment au journal catholique *l'Univers* quelques observations relatives à la Pologne. Il a bien voulu nous répondre qu'il ne confondait point les intérêts de ce pays avec ceux de la révolution, et que derrière les Polonais de l'émigration qu'il accuse de démagogie il distingue toujours une nation conservatrice et catholique. Nous prenons acte de l'aveu de *l'Univers*. Seulement nous nous permettrons de lui dire que nous le trouvons fort insuffisant. Les écrivains catholiques seraient charmés de revoir la Pologne debout ; soit: mais d'où vient donc la froideur des vœux qu'ils font pour elle? Désire-t-on vraiment le triomphe d'une cause quand on ne fait rien pour aider à son triomphe?

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère?

L'Univers pourrait-il nous dire ce qu'il fait, ce qu'il serait prêt à entreprendre pour la Pologne? Il y a eu bien des occasions de parler de la Pologne depuis un an? Supposé que *l'Univers* n'approuvât point la conduite que les Polonais ont suivie dans la révolution européenne, il y avait des conseils, une direction à leur donner; *l'Univers* a-t-il parlé? Qu'a-t-il dit? Il s'est contenté d'anathématiser en bloc tous les révolutionnaires. Il a fait sans doute au fond de son cœur ses réserves pour la Pologne, nous le croyons volontiers ; mais qui le saurait si nous ne l'avions provoqué à nous le dire?

Il y a d'ailleurs un point sur lequel nous voulons appeler particulièrement l'attention de *l'Univers*. Bien que ce journal spécial des catholiques de France soit une des armes les plus acérées avec lesquelles l'Église combat sur le terrain politique, pourtant *l'Univers* n'est pas l'Église; il n'est ni le pape ni l'épiscopat. L'Église, en tant qu'Église, l'ensemble du sacerdoce partage-t-il l'opinion de *l'Univers* sur la Pologne? Le clergé sait-il qu'il y a une Pologne, et dans cette Pologne des martyres chaque jour renouvelés? Si l'existence de l'Église catholique n'est pas brillante en France, au moins est-elle facile. La torpeur universelle de l'esprit public, l'affaissement de tous les systèmes et de tous les hommes, ne donnent pas lieu à de bien violents combats. Il n'en est pas de même pour l'Église polonaise. La lutte qu'elle soutient depuis tant d'années est une lutte de tous les instants, une lutte périlleuse où chaque prêtre joue sa vie.

L'Église de France, l'Église de Rome, y réfléchit-elle? En vérité, si elle y songe, elle est étrangement coupable dans son silence! Autrefois l'Église envoyait des missionnaires dans le monde entier; elle protégait les conversions accomplies; elle déliait de leur serment de fidélité les sujets catholiques opprimés par leur souverain; elle ne craignait pas alors de provoquer des insurrections pour renverser les rois qui osaient empiéter sur ses priviléges. Aujourd'hui, non seulement elle ne fait plus de conquêtes, mais avec une déplorable inertie elle abandonne même les peuples les plus fidèles; elle laisse cruellement aux prises avec l'hérésie les plus ardents catholiques, les seuls vrais martyrs de ce temps. Elle n'a que des paroles émoussées : *Telum imbelle sine ictu*, pour le souverain aux mains sanglantes qui travaille à son aise à la ruine du catholicisme polonais.

Que dis-je? Messieurs les catholiques, vous écoutez complaisamment ce grand prince à Gaëte, il ne vous déplaît pas à Paris; vous le proclamez partout le champion de l'ordre. Ah! vous critiquez souvent et à bon droit le matérialisme et l'impuissance morale de la bourgeoisie; mais comment caractériser votre attitude devant le tsar, vous qui, au lieu de croiser contre lui les catholiques pour défendre vos frères martyrs de la Vistule, acceptez son alliance et semblez même solliciter ses bienfaits!

Nous ne comprenons rien à cette conduite de l'Église. Sans doute la philosophie moderne lui a causé beaucoup de mal, et le matérialisme a fortement restreint l'action du sacerdoce; mais ne serait-ce pas justement pour l'Église une excellente occasion de reprendre sur la scène du monde son influence d'autrefois, d'embrasser chaudement quelque cause généreuse et juste, de s'y attacher, de passionner par là en sa faveur les imaginations? La cause polonaise n'est-elle pas de celles qui pourraient rendre à l'Église le plus de popularité et d'éclat? Qu'en pense *l'Univers?* Nous serions heureux qu'il fût sur ce point d'accord avec nous. X***.

VARIÉTÉ.

L'inauguration du monument élevé par les juifs reconnaissants de la Suède à leur bienfaiteur, le poëte Wergeland, vient d'avoir lieu à Christiania, en Norwége, avec des circonstances dignes d'être mentionnées ici. Parmi les orateurs de la solennité, on distinguait une des principales notabilités norwégiennes, M. Daa, qui a fait entendre ces remarquables paroles : « De tous les malheurs dont l'homme peut être frappé, le plus triste est celui du bannissement loin du sol de la patrie. Et pourtant ce sort frappe souvent les plus nobles individus de l'espèce humaine, et jusqu'à des nations entières. C'est ainsi que nous voyons le peuple le plus héroïque de l'histoire, les Polonais, devenir une nation de pèlerins.... Mais ces grandes infortunes deviennent pour les victimes un moyen providentiel de réhabilitation.... Qui pourrait en douter, après avoir vu de nos jours les exilés polonais former une masse d'orateurs et de soldats, qui, en véritables frères, soutiennent par toute la terre, contre les oppresseurs, la cause de la justice et de la liberté? En vérité ces pauvres exilés de Pologne ont, par leurs actes héroïques, plus agi pour l'avenir du monde, que s'ils avaient été les maîtres d'un grand empire. »

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)